

Histoire noire

Suzanne Lantagne

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lantagne, S. (1994). Histoire noire. *Nuit blanche*, (57), 80–80.

Histoire noire

*Nouvelle inédite
de Suzanne Lantagne*

Il s'appelait King. Une vraie farce, un nom pareil. Il était Africain, parlait italien assez bien, anglais aussi, et probablement zoulou, ou quelque chose comme ça. Il avait séjourné en Italie une année, avait immigré au Canada, venait de divorcer, avait gardé la voiture mais perdu la maison. Je ne croyais absolument rien de ce qu'il me disait sauf pour l'italien, que je parle aussi. Je n'avais surtout pas envie de le croire: il aurait pu me raconter l'histoire la plus invraisemblable qui soit, je n'aurais pas bronché, je me serais laissée bercer d'illusions. Nous étions dans sa voiture, justement, je venais de le rencontrer et je le suivais chez lui. J'étais arrivée saoule dans ce bar avec une copine pour danser avec n'importe quel Noir chaud et sexy. Les Noirs ne sont pas timides et ne se racontent pas d'histoires à propos des intentions de ceux et celles qui entrent dans un bar. Ils n'attendent pas de vous avoir parlé pour vous toucher. J'étais allée là assez souvent mais je n'avais jamais osé aller plus loin que la danse, ni franchir le seuil de l'intimité. Ce Noir-là n'était pas mieux que tous les autres, ni même plus beau, mais il m'inspirait confiance. Ce soir-là, je me tenais très bien sur mes jambes même si j'étais beaucoup plus saoule que d'habitude. Mon esprit divaguait, je laissais mon corps danser tout seul, je fermais les yeux et King me faisait bouger. La musique résonnait contre ma poitrine, les autres danseurs se perdaient dans une espèce de chaud brouillard; j'avais de l'écho dans la tête, des bourdonnements dans les oreilles, un voile épais devant les yeux, les jambes souples et le ventre comme un volcan. Dans ces moments-là, je danserais ou plutôt je me tortillerais jusqu'à mourir. Avec un Blanc, j'aurais l'impression d'être gênante; il regarderait autour, serait légèrement mal à l'aise et surtout ne saurait pas quoi faire de ses deux mains. Mon partenaire noir me suivait, connaissait le désir derrière le moindre de mes sourires, se calait dans tous les creux que le mouvement sculptait sur moi, me tenait, me provoquait, me manipulait, me consolait, me regardait, m'embrassait, me serrait, me faisait rire et fondre, me prenait; il était avec moi dans la chaleur de cette piste de danse bondée de culs grouillants, il était seul avec moi, nous étions là, à deux cheveux de nous écrouler, soutenus par les autres, en train de jouir debout. Nous ne dansions pas simplement, naïvement, pour nous amuser bêtement, nous dansions et la terre allait se mettre à trembler pour nous engloutir. Dans ce bar, les hommes me demandent tous à danser, alors je choisis ceux qui ont de la folie et du désespoir au fond des yeux; ces hommes-là me parlent avec leur chair. Plus rien n'existe que nos corps agglutinés, retranchés du reste du monde, traqués dans un moment d'éternité et maintenus au creux d'une paume ouverte. Une fois la musique finie, une fois sur le trottoir, quand les pas de danse deviennent des pieds qui marchent, le charme cesse. Bien sûr, c'est une vertu de l'instant que d'être magique.

Je n'ai jamais vu magie se rompre si brutalement qu'avec King. Il avait pourtant une très belle voiture qui promettait une chic aventure bien perverse. Nous avions reconduit ma copine. Nous nous retrouvions seuls. Il s'agissait maintenant de s'organiser. On va chez toi ou on va chez moi. Chez moi, il n'en était pas question, j'aime être à l'étranger pour me commettre. Il m'a fait comprendre que c'était moche chez lui et m'a proposé l'hôtel. Je lui ai dit que je n'étais pas difficile et que ça irait très bien chez lui. Ensuite on a parlé condoms. Il m'a dit que ce n'était pas nécessaire, j'ai rétorqué que ça l'était. Je lui faisais confiance mais pas à ce point-là. Il m'a demandé de l'argent pour en acheter. Je lui ai dit qu'il pouvait bien les payer lui-même. J'étais insultée. Il s'est arrêté au dépanneur vingt-quatre heures et m'a offert un coke. J'ai dit oui. Finalement, il a payé les condoms et le coke. Il habitait dans un bloc appartements correct mais laid. Il avait une petite chambre pas trop sale mais très à la traîne et partageait une salle de bains à l'étage. Je suis allée prendre une douche. Être désenchantée ne me bouleversait pas outre mesure, je n'étais plus une petite fille naïve depuis fort longtemps. Décrire le sentiment qui m'habitait... la vie avait, sous cette douche, un visage sans masque. King, qui m'attendait à côté, me montrait sa triste réalité, m'avait même demandé de l'argent sans scrupules. Maintenant qu'il savait qu'il pourrait enfoncer sa queue quelque part, il ne faisait plus le beau, il ne brûlait plus devant la vie. Gagner ou perdre, peu importait, la solitude nous courait déjà après. J'étais sous la douche et je pensais à mon sac à main que j'avais laissé dans la chambre avec mon argent dedans. Tout cela était désolant même si je n'avais jamais cru qu'il puisse m'aimer ou vice versa. À quoi je m'attendais, au juste? Je croyais possible une sorte de communion momentanée, d'élan commun et fulgurant, de force contre la mort, je croyais que la danse se poursuivrait. La musique était devenue une ampoule nue au plafond et lui, le roi, conscient d'être pitoyable au milieu de ses guenilles, ne se battait plus; il se laissait couler comme une larve, il se fondait dans sa petite misère. Peut-être aurais-je voulu voir là un homme qui ne laisse pas les murs de sa chambre le modeler comme un tas de glaise inerte. J'aurais aimé voir quelqu'un vivre un peu de l'intérieur. À ce moment-là, j'ai douté d'avoir moi-même une âme et je me suis demandé si je n'étais pas, moi aussi, le simple reflet de murs juste un peu plus propres, décorés de quelques beaux cadres apaisants et éclairés par des ampoules coiffées de jolis abat-jours. La crudité de cette rencontre m'est apparue dans toute sa plénitude. Je n'étais pas devant un vide spirituel qui conduit à l'illumination mais devant un effroyable trou sans fond et infiniment glacial. Nous avons fait l'amour. King, tout nu, n'était pas très impressionnant: légèrement bedonnant, il avait un sexe décevant pour un Noir. Tout s'est fait très vite, passablement bien. Quand il a été endormi, je me suis levée doucement, je me suis habillée, j'ai pris mes affaires, j'ai vérifié le contenu de mon portefeuille, puis je suis partie dans l'hiver noir. ■